Science and the construction of women [ed. by Mary Maynard]

Autor(en): **Tieffenbach, Emma**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Traverse : Zeitschrift für Geschichte = Revue d'histoire**

Band (Jahr): **7 (2000)**

Heft 1

PDF erstellt am: **28.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Michelle Perrot est une invite à poursuivre l'aventure, dans le débat sur les manières de faire et la confrontation avec la discipline historique; pour vaincre enfin les silences de l'histoire, qui sont à la fois silence des traces et silence du récit historique.

Françoise Thébaud (Avignon)

MARY MAYNARD (ED.)
SCIENCE AND THE CONSTRUCTION OF WOMEN

UNIVERSITY OF YORK, UCL PRESS, LONDRES 1997, 193 P., £ 40.–

Ce n'est pas sans risque que, selon Mary Maynard, les *Women's Studies* ont plutôt négligé les domaines des sciences et de son versant appliqué, la technologie. Les neuf articles, que cette directrice du Centre des Etudes Féminines de l'Université de York aux Etats-Unis a rassemblés dans un recueil à vocation pluridisciplinaire, se proposent de combler cette lacune de l'historiographie féministe.

D'une lecture contraignante, le chapitre introductif de l'éditrice engage ses collègues à révoquer leurs préjugés antiscientifiques ou à s'affranchir d'une vision polarisée selon laquelle les sciences seraient, en regard de la condition des femmes, alternativement oppressives ou salvatrices. Toutefois, puisque la science et la technologie portent, en contenu comme en pratique, la marque du *pouvoir* masculin, les «études femmes» sont sommées de s'attaquer à la racine du mal, c'est-à-dire de proposer de nouvelles définitions *politically correct* de la nature de la science. L'arsenal méthodologique, que le lecteur moyen aura sans doute peine à identifier précisément, est présenté en terme de «méthode féministe dérivée de l'histoire, de la sociologie, de la déconstruction, de l'analyse du discours et de la critique littéraire» auxquelles il faudra additionner une dose de «théorie postmoderne, matérialiste, cyborgienne et perspectiviste (‹standpoint›)». (2) Quel que soit le sens précis que l'on peut accorder aux différents ingrédients de cet inventaire, il faut savoir que c'est, globalement, l'attitude dite «positiviste» qui est ici combattue. Sans craindre l'autocontradiction, Mary Maynard affirme que les notions traditionnelles d'objectivité, de vérité, de rationalité et de réalisme sont foncièrement inquiétantes et douteuses. Le sont-elles «objectivement», ose-t-on lui demander? Elle ajoute, thèse assez curieuse en apparence, que ces canons de la «vieille élite scientifique» (6) sont l'expression d'une domination masculine dont Francis Bacon, est, on l'apprend au chapitre suivant, le promoteur initial. Platon respire…

Le militantisme propre à la recherche féministe est parfaitement illustré par l'article d'Hilary Rose, qui, appelant à un «changement de la discipline», présente un certain nombre d'arguments en faveur d'un programme de redéfinition du contenu et de la pratique des sciences. Parce que l'histoire nous apprend que les sciences (l'auteur omet fâcheusement de préciser lesquelles) se sont toujours compromises dans la légitimation des doctrines inégalitaires, racistes, impérialistes ou sexistes et qu'elles portent, aujourd'hui encore, la marque de cette complicité idéologique, parce que les scientifiques ont l'arrogante ambition de chercher à expliquer le monde tel qu'il est, parce que ce sont toujours les groupes détenteurs du pouvoir qui s'arrogent le droit de déterminer arbitrairement les frontières de ce qui compte comme scientifique (et omettent insidieusement de mentionner le biberon dans la liste des grandes inventions de ce nom), et en raison des risques imprévisibles provoqués par le développement des technosciences,

l'auteur en conclue que le projet, déjà entamé, de «reconstruire les sciences de la vie» (24) est alors parfaitement légitime.

Sur la base d'études quantitatives et d'une série d'interviews, les chapitres 3, 4 et 5 visent globalement à présenter les raisons pour lesquelles l'opinion considère les activités scientifiques comme la chasse gardée d'une population masculine. Cela tient d'abord au choix dégressif des femmes à poursuivre un cursus universitaire scientifique ainsi qu'aux discriminations causées par les structures éducatives (chap. 3), aux difficultés que rencontrent celles qui s'y sont aventurées à concilier carrière professionnelle et vie familiale (chap. 4) ou encore aux visions stéréotypées que les femmes non-scientifiques ont des disciplines scientifiques (chap. 5).

En élargissant le débat à certaines régions du tiers-monde, l'article suivant interroge l'impact des changements technologiques dans les secteurs de l'emploi, de l'agriculture, de la reproduction ou dans celui du militaire. Ces développements ont des effets contradictoires et ne sont pas systématiquement à l'origine de l'aggravation des conditions de vie, de travail et de procréation des femmes. En effet, ce sont les mentalités misogynes des individus contrôlant l'application de ces nouvelles techniques qui sont plus directement responsables de ces détériorations.

Le propos de l'article suivant est d'opposer deux conceptions antithétiques du corps, l'une «essentialiste» et l'autre «constructionniste», d'en montrer les limites respectives et d'y substituer un autre modèle, dont la simplicité n'est malheureusement pas le trait le plus frappant. Si le réductionnisme cartésien et l'abstraction constructioniste peuvent apparaître comme insatisfaisants, l'alternative quantique, ésotérique, chaotique, systémique, écologique, endocrinologique (etc.) que propose Anne Scott présente quant à elle l'inconvénient majeur d'être parfaitement incompréhensible.

De son côté, Pat Spallone vise, entre autres, à montrer que, dans le secteur de la recherche médicale, l'invention de termes nouveaux, comme celui de «pré-embryon» dans les années '80, représente un acte autant scientifique que politique. Le terme fut l'objet d'une campagne promotionnelle de la part des partis en faveur d'une intensification des études embryonnaires, et il semble qu'en Angleterre son acceptation a eu pour effet d'autoriser la recherche dans ce domaine. Toutefois, l'introduction de néologismes ne faisant pas partie des activités proprement scientifiques, l'exemple illustre mal la thèse générale de cet article qui est de montrer que «le *technique* et le *social* ne sont pas entièrement inséparables» (139) Que certains scientifiques participent à des «manœuvres politiques», il est difficile d'en douter. Mais dire que ces agissements font partie de la recherche scientifique revient à changer la définition ordinaire des mots. Une pratique, qui, il est vrai, n'effraie pas la majorité des auteurs de cet ouvrage.

La science fiction apparaît dans les deux derniers chapitres comme une source d'inspiration fructueuse, puisque les productions (féministes) de ce genre littéraire offrent des «possibilités futures» d'«utopie séparatiste», et de gynogenèse qui ont le mérite de défier la signification traditionnelle attachée au mot «naturel», «humain» ou «machine».

Cette volonté de changer le sens des mots préoccupe de façon insistante les auteurs de cet ouvrage collectif. Quel que soit le succès que rencontrera cette entreprise, on a cependant le sentiment que les définitions classiques ne sont pas toujours bien maîtrisées. L'utilisation approximative, voire pédante, du vocabulaire technique, est d'autant plus curieuse de la part de chercheuses qui, par ailleurs, s'éver-

tuent à mettre en évidence, et sans doute à juste titre, le fonctionnement élitaire et machiste des milieux scientifiques qu'elles décrivent.

Emma Tieffenbach (Genève)

CHRISTA MUTTER, CHRISTINE SCHÄREN, JOHANNA THALI (ED.)
DU PATER NOSTER A L'ALMA MATER
SUR LA TRACE DES FEMMES A FRIBOURG
ED. MEANDRE, FRIBOURG 1996, 60 P., ILL., FR. 20.–
(LIVRE AUSSI EDITE EN ALLEMAND)

FEMMES-TOUR (HG.)
MIT GELD, GEIST UND GEDULD FRAUEN UND IHRE GESCHICHTE ZWISCHEN HELVETIK UND BUNDESSTAAT
EFEF-VERLAG, BERN 1998, 128 S., ILL., FR. 29.–

FEMMES-TOUR (ED.)
POGNON, PIETE, PATIENCE
LES FEMMES SUISSES ET LA NAISSANCE DE L'ETAT FEDERAL
METROPOLIS, GENEVE 1998, 128 P., ILL., FR. 29.60

WAS MÄNNER WOLLTEN UND FRAUEN TATEN
ERSTER HISTORISCHER FRAUEN-STADTRUNDGANG, AARAU 1998. BEITRÄGE ZUR FRAUEN- UND GESCHLECHTERGESCHICHTE IM AARGAU ZWISCHEN HELVETIK UND BUNDESSTAAT (1798–1848)
BADEN-VERLAG, BADEN 1998, 95 S., ILL., FR. 29.50

Les «tours de ville des femmes» existent depuis plus d'une décennie dans diverses villes d'Allemagne, de France et de Suisse (par exemple *Le guide des femmes disparues*, ouvrage collectif et bilingue édité par A.-M. Käppeli, Genève 1993). Ils sont nés de la constatation – si souvent faite par les chercheuses – que non seulement le discours historique, mais également celui des visites guidées offertes aux touristes ne correspondaient que de loin à ce qu'elles pouvaient observer de la vie des femmes – et parfois même des hommes – dans les documents d'archives. En outre, ces tours reçurent une nouvelle impulsion à l'occasion des commémorations de l'Helvétique de 1798 et de la «Suisse moderne» de 1848: des femmes de toute la Suisse se mirent en effet ensemble au travail et plusieurs projets de recherche obtinrent un soutien financier. Ils étaient conçus dans une perspective féministe et visaient à réécrire une histoire de ces événements qui non seulement rappelle combien – et comment – les femmes étaient restées en marge de la plupart des instances décisionnelles politiques et économiques de l'époque, mais qui fasse aussi sortir de l'oubli celles qui parvinrent à se faire entendre et à agir dans leur cadre de vie en dépit de ces circonstances particulièrement défavorables.

Des quelque 20 contributions contenues dans ces trois ouvrages (dont deux sont disponibles en français et en allemand, il faut le souligner), il est évidemment impossible de présenter ici un compte rendu aussi détaillé qu'elles le mériteraient. Je me bornerai donc à en signaler quelques aspects qui me paraissent particulièrement dignes d'intérêt.

Relevons d'abord que *Du Pater noster à l'Alma mater*, la plus ancienne, présente un tour de ville fribourgeois caractérisé par la longue durée, puisqu'on y évoque aussi bien le statut des femmes – et le dilemme «couvent ou mariage» auquel certaines d'entre elles étaient confrontées –, que l'histoire de l'instruction des Fribourgeoises depuis le moyen âge. Une troisième partie apporte des éléments neufs sur l'action charitable et philanthropique de quelques femmes – y compris des protestantes! – de la bour-